Garou dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale
Une émission diffusée le dimanche 03 février à 22h45 sur la Deux

Mon grand-père a fait chauffeur de taxi toute sa vie !

GAROU : Bonsoir.
JÉRÔME COLIN : Bonsoir.
GAROU : Voilà.
JÉRÔME COLIN : C'est tout bien.
GAROU : Au Heysel s'il vous plaît.
JÉRÔME COLIN : Au Heysel ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Match de foot ?
GAROU : Hein ? Non, non, spectacle.
JÉRÔME COLIN : Ben oui.
GAROU : Petit… petit chanteurette…
JÉRÔME COLIN : Allons au Heysel alors. C'est là qu'ont lieu les matchs de foot en Belgique.

GAROU : C'est là hein.
JÉRÔME COLIN : L'équipe nationale joue là.
GAROU : Parce que vous ne pouvez pas les faire à l'extérieur avec cette pluie.
JÉRÔME COLIN : Ah non mais c'est à l'extérieur, le stade est juste à côté. Il s'appelle le Heysel, le stade du Heysel.
GAROU : D'accord. Donc 80 % des matchs sont à la pluie non ?
JÉRÔME COLIN : Comment ça ?
GAROU : Je ne sais pas, ce n'est pas réputé ici ? Non ?
JÉRÔME COLIN : Non, c'est une légende urbaine. On a 340 jours d'ensoleillement par an sur Bruxelles.
GAROU : Je suis très malchanceux. Non mais les gens sont très ensoleillés. On dit quand même que c'est le meilleur public de France, de Belgique pardon.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
GAROU : Lapsus. Mais… c'est vrai que sur toutes les tournées, tous les chanteurs français sont d'accord pour dire que chaque fois le meilleur public c'est la Belgique.
JÉRÔME COLIN : Je ne suis entièrement d'accord avec eux. Quand je vais voir un concert en France, je trouve ça très triste.
GAROU : C'est vrai hein.
JÉRÔME COLIN : Oui.
GAROU : Pourtant les gens participent. Je trouve que quand même les gens participent par rapport au Québec. Au Québec, on dit que le public québécois les artistes internationaux l'adorent, mais il y a moins de participation pendant le spectacle.
JÉRÔME COLIN : Ah oui ?
GAROU : Les gens sont plus à l'écoute. Mais c'est une écoute respectueuse. Une autre mentalité.
JÉRÔME COLIN : Ici paradoxalement on a le sang assez chaud alors qu'on est très au Nord.
GAROU : Oui. C'est ça.
JÉRÔME COLIN : On est très Marseillais nous les Belges.
GAROU : Ça doit être la mer.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.
GAROU : C'est l'eau.
JÉRÔME COLIN : Je suis content que vous soyez là.
GAROU : C'est un plaisir partagé.
JÉRÔME COLIN : Tout le monde m'a dit : tu vas voir, quel chouette type !
GAROU : C'est vrai ? Ça il ne faut pas toujours écouter, c'est un mythe.
JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'allais dire, vous avez 30' pour me prouver que vous n'êtes pas « que un chouette type ».
GAROU : Voilà. Je vais être un salaud, vous allez voir. Ben moi j'ai beaucoup de respect pour les chauffeurs de taxi.
JÉRÔME COLIN : Ah ! Ça déjà c'est bien.
GAROU : Mon grand-père en fait a fait ça toute sa vie. Et il avait des histoires à raconter, oh lala…
JÉRÔME COLIN : Genre ?
GAROU : Mais toujours des grandes histoires, tout ce qui s'est passé sur les banquettes arrière de la voiture, surtout qu'il a fait beaucoup de nuits.
JÉRÔME COLIN : Vous vous rappelez d'une histoire en particulier ?
GAROU : Les histoires qui ne se racontent pas.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai, il y en avait ?
GAROU : C'est surtout celles dont je me souviens.
JÉRÔME COLIN : Il y en avait vraiment ?

GAROU : Ben évidemment qu'il y a des trucs où ça chauffe un peu là derrière, mais surtout c'était les discussions, les grandes discussions qui sont souvent sur une course assez rapide, le truc de base mais finalement où ils ont l'opinion vraiment générale de tout type de gens.
JÉRÔME COLIN : C'est ce qui se passe.
GAROU : Comme les métros étaient très populaires à l'époque.
JÉRÔME COLIN : Il était chauffeur de taxi à Sherbrooke.
GAROU : A Sherbrooke.
JÉRÔME COLIN : Comment on dit en canadien ?
GAROU : On dit à Sherbrooke mais à Sherbrooke on dit « à Shelbrooke », parce que c'est une ville très anglaise.
JÉRÔME COLIN : Ok, d'accord. C'est près des Etats-Unis ?
GAROU : On est à 20' de route.
JÉRÔME COLIN : Ok, 20' de route.
GAROU : De la frontière américaine.

Je suis Québécois et pas Américain !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes Américain ? Vous vous sentez Américain ?
GAROU : Moi non, pas du tout.
JÉRÔME COLIN : Non.
GAROU : Personnellement non mais par contre c'est vrai que dans la famille, c'est… oui en général très américain.
JÉRÔME COLIN : Et vous, pourquoi vous ne vous sentez pas Américain ? Parce que jusqu'à preuve du contraire, vous êtes un Américain.
GAROU : Si mais Québécois. C'est autre chose. On s'amuse à dire qu'on est un peu le petit village gaulois qui a résisté à l'envahisseur. Et la plus grande des frustrations c'est que souvent, ici en Europe, en France, en Suisse, en Belgique, les francophones vont nous dire : ah, vous êtes Canadien ! Ça irrite un peu. Parce qu'on est Québécois. On s'est battu tellement pour ça qu'il y a une nuance entre les Canadiens et les Québécois quand même. Quand ça vient d'un francophone on préfère se faire dire : ah vous êtes Québécois. Parce que c'est une culture bien à part.
JÉRÔME COLIN : Qui a plus résisté à l'envahisseur, c'est ça ?
GAROU : Qui a beaucoup résisté à l'envahisseur, qui d'ailleurs a beaucoup conservé la langue entre autre. Et qui a une culture très latine, très chaude.
JÉRÔME COLIN : Carrément. J'ai connu une Québécoise.
GAROU : C'est vrai ? Chaude ?
JÉRÔME COLIN : Heu… oui. J'étais jeune, mais… elle était chouette.
GAROU : C'est très sympathique.
JÉRÔME COLIN : Vous avez connu une Québécoise vous.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ce serait dramatique.
GAROU : Ce serait très bizarre. Bien que j'ai voyagé, mais…J'arrive justement… On avait cette discussion hier, parce que j'ai fait des interviews en Pologne toute la journée hier, et on me demandait ce que je connaissais de la Pologne, et j'avais eu quelques relations avec une Polonaise de souche mais qui habitait au Québec, dans mes plus longues relations d'ailleurs, c'était assez rigolo parce que j'ai connu la Pologne à travers quelques femmes avant de venir en Pologne la première fois.
JÉRÔME COLIN : Des Belges ? Vous avez connu des Belges ?
GAROU : Pas de relation non.
JÉRÔME COLIN : Non ?
GAROU : Non. Pas de longues relations.

JÉRÔME COLIN : Vous avez la soirée. Il faut un peu se bouger hein. Ou on aime la géographie ou on ne l'aime pas.
GAROU : Oui c'est l'anthropologie quelque part.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
GAROU : Il faut faire des recherches. Moi qui rêvais d'être archéologue quand j'étais petit, c'est vrai que je m'amuse souvent à dire que je fais ma quête anthropologique quand je pars en tournée.
JÉRÔME COLIN : Tout à fait. C'est important.
GAROU : C'est génial. Et découvrir le monde à travers un public c'est formidable.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
GAROU : On en parlait tout au début, le public belge versus le public français, québécois, il y a une vérité, avec un nombre de gens, leurs réactions, quand on se retrouve devant un public chinois, versus devant un public russe, c'est des mentalités complètement différentes, on les sent par rapport aux réactions qu'ils ont sur un spectacle qu'on répète dans plusieurs endroits différents, donc l'analyse devient très intéressante.

J'ai eu beaucoup d'amour dans la famille… à un tel point dans l'adolescence j'allais chercher un peu de négatif !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né dans quel genre de famille ? A Sherbrooke.
GAROU : Famille à Shelbrooke… très modeste, très sédentaire.
JÉRÔME COLIN : Oui ?
GAROU : Oui. Le voyage n'était pas une option chez nous. Et j'irais même plus jusqu'à dire comme par exemple mes parents, bon des parents qui s'aiment, beaucoup d'amour dans la famille, à un tel point où tout est tellement positif qu'il y a des moments où dans l'adolescence je vais chercher un peu de négatif. Comme si j'avais besoin de comprendre. C'est assez étonnant. Mais la famille très… au point de ne pas aller au restaurant. Je suis rarement allé au restaurant quand j'étais petit.
JÉRÔME COLIN : On habitait à la maison.
GAROU : A la maison, c'était la bouffe de la maman, c'était quand même assez répétitif, à la demande de mon père…
JÉRÔME COLIN : Maman au foyer ?
GAROU : Maman au foyer oui, qui a fait quelques boulots, mais qui s'est très bien occupée de nous, qui était surtout ménagère.
JÉRÔME COLIN : Des parents qui se sont aimés ?
GAROU : Des parents qui se sont aimés, qui s'aiment encore très fort. Même s'ils ont traversé des embûches. Mon père travaillait très fort. Il était garagiste, comme on dit chez nous, il avait des stations essence, mécanique de voitures et tout ça, donc j'ai grandi dans les bagnoles, et peut-être à la suite de mon grand-père qui était chauffeur de taxi, le père de mon père, et c'est vrai que mon père travaillait beaucoup ses choses lui-même, donc il faisait sa propre comptabilité, il faisait la mécanique, il allait servir l'essence, il travaillait très, très fort, donc il rentrait à la maison pas toujours de très bon humeur, il avait une humeur des fois, dans son travail, mais c'est assez étonnant, il a pris sa retraite à 43 ans.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Parce qu'il l'a voulu ?
GAROU : Parce qu'il l'a voulu. Parce qu'il s'est dit qu'il allait faire autre chose, tenter autre chose, mais surtout parce que justement il avait tellement travaillé fort, il s'est dit : je veux voir ma vie parce que je ne vois rien. Et à partir de ce moment-là, quand il a 43 ans, moi je dois en avoir 13, 14 environ, j'étais dans le début de l'adolescence qui allait devenir un peu plus mouvementé, mais ironiquement c'est quand mon père est revenu à la maison et s'est beaucoup plus occupé de nous, il a compris ce que ma mère faisait dans la vie, parce que pour lui, dans sa tête à lui, lui il bossait et elle, elle attendait toute la journée à la maison. Et il a compris en rentrant que… Donc leur relation s'est transformée à ce moment-là, est devenue beaucoup plus respectueuse l'un envers l'autre. C'est ce qui est

triste des fois de réaliser que dans toute cette… je ne veux pas faire de grande théorie féministe, mais tout ce mouvement qu'il y a eu des femmes qui considèrent que rester à la maison, s'occuper des enfants c'est presque péjoratif, du moins c'est pas suffisamment enrichissant, ce que je trouve triste aujourd'hui , parce que, que ce soit l'homme ou la femme, mais de pouvoir s'occuper des enfants c'est la plus grande des richesses. D'avoir des enfants c'est la plus grande des richesses.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Mais passer sa vie avec ses enfants c'est très difficile, c'est épuisant.
GAROU : C'est très épuisant.
JÉRÔME COLIN : Pour le corps, pour les nerfs…
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est bien d'avoir un boulot de temps en temps pour pouvoir…
GAROU : Pour pouvoir s'échapper.
JÉRÔME COLIN : Soyons honnête.
GAROU : Oui. Tout à fait. C'est vrai.
JÉRÔME COLIN : Carrément.
GAROU : C'est vrai mais justement si c'est épuisant c'est que c'est très demandant et si on fuit et que c'est très demandant, il y a un manque forcément quelque part.
JÉRÔME COLIN : Vous avez eu une adolescence canon vous ?
GAROU : Recherche. Recherche d'autres gens, d'autres styles, d'autres mentalités, d'autres philosophies.
JÉRÔME COLIN : Vous vous faisiez chier petit ?
GAROU : C'est drôle parce que j'étais, depuis tout petit toujours à la recherche du bonheur des gens. Ça a toujours été…
JÉRÔME COLIN : Ça ne m'étonne pas de vous.
GAROU : C'est très… ma sœur disait : dès que tu étais petit t'allais des fois faire rire les gens dans la famille, t'allais au milieu faire rire les gens, mais pas parce que t'avais envie de faire ton show, juste parce que t'avais le « concerne », la volonté du bonheur des gens. Que tout le monde rigole, tout le monde s'amuse. Je suis encore comme ça aujourd'hui, j'aime bien organiser des fêtes… Le spectacle c'est un peu ça.
JÉRÔME COLIN : C'est ça.
GAROU : Au restaurant aussi, c'est pareil, que les gens s'éclatent avec ce qu'il y a dans leurs assiettes, avec l'ambiance…
JÉRÔME COLIN : Et puis à un moment il faut autre chose ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : 13, 14 ans ?
GAROU : 13, 14 ans, ça commence. Je commence à penser beaucoup à la musique, comment j'aime ça, on a un premier groupe et là ça me fait des nouveaux potes avec qui on s'affirme. Donc c'est heureusement par quelque chose qui est assez sain, qui est la musique, que ça se passe. Mais du coup je me retrouve à un moment avec les punks, parce que je suis à fond sur une phase punk, je me retrouve avec des gens très heavy metal, rock, et à chaque fois c'est une tranche d'à peu près 1 an ½. C'est la première tranche des relations amoureuses aussi.
JÉRÔME COLIN : Et l'école ? Elle survit l'école à la crise d'adolescence ou elle ne survit pas du tout ?
GAROU : Moi qui était premier de classe, super élève, qui explosait les notes, je me souviens, en haut de 100 parfois, sur 100 parce qu'il y avait des points de boni, et donc je passe de très bon élève, au milieu d'une année, j'écoute plus, ça ne m'intéresse plus. Moi qui étais très assidu, à l'écoute…
JÉRÔME COLIN : A cause de quoi ?
GAROU : Parce que je commence à être plus rêveur, à philosopher un peu plus, donc la matière… c'est plus une question de matière académique qui commence… où je perds l'intérêt. Parce que ça n'allait pas assez vite.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes quelqu'un d'intelligent ?
GAROU : Pas nécessairement. Je pense que je me suis brûlé trop de cellules.

JÉRÔME COLIN : A partir de 14 ans ?
GAROU : Non je pense que j'avais le QI, j'avais tout ça, maintenant c'est vrai que je ne m'en suis peut-être pas servi de la meilleure des façons. On pourrait me le reprocher mais moi je ne le pense pas du tout. Moi je sais que ce que je fais aujourd'hui ça touche les gens, j'ai puisé dans l'émotion, même si j'aurais pu faire quelque chose de plus cérébral et de plus intellectuel, mais c'est très bien comme ça. Parce que j'ai l'impression de proposer et de provoquer de plus jolis changements comme ça.

Je trouve que les gens aujourd'hui travaillent pour leurs besoins personnels… pour prendre plutôt que pour donner !

JÉRÔME COLIN : Vous faites de la musique qui plait aux gens ou qui vous plait à vous ? Ou c'est comme quand vous étiez gamin, il faut plaire aux gens, faire qu'ils soient bien ?
GAROU : C'est une excellente question. Euh… plaire aux gens. Oui. Mais je réussis parce que quand on accède à une certaine popularité ça devient une certaine responsabilité aussi d'éduquer les gens et donc pour moi il y a un parcours où j'aime amener le public dans une aventure où ils vont découvrir des choses. Pour moi ça c'est très important, pour que…
JÉRÔME COLIN : Par exemple ?
GAROU : Ben par exemple à chaque album j'ai toujours poussé les limites, je n'ai jamais voulu être dans une boîte, mais après ça c'est le métier, la perception… « perception is reality », ça c'est une phrase qui dans notre métier est… les gens, comment ils peuvent te percevoir par rapport à ce qu'on est connu, ce qu'on connaît de toi, ce n'est pas nécessairement ce que tu es. Et moi je me suis toujours bien appliqué à bien travailler ce que les gens aiment de moi et de vouloir les amener dans d'autres musiques, comme par exemple ce dernier album « Rhythm and blues », j'en rêvais depuis longtemps.
JÉRÔME COLIN : Où vous les faites découvrir « Screamin'Jay Hawkins ». C'est ça que vous voulez dire ?
GAROU : Oui exact. Et où il y a ce son, cette sonorité, où j'amène même des chansons, pas juste des gens à l'écouter, mais j'amène même des chansons qui n'étaient pas nécessairement rhythm and blues. Je les amène dans cet univers-là parce que ah tiens, elles prennent une autre tournure et ça devient hyper intéressant, essayer de fusionner les choses.
JÉRÔME COLIN : C'est marrant, vous dites le gamin il voulait rendre les gens bien et le chanteur il veut rendre les gens bien aussi avant de penser à lui finalement ?
GAROU : C'est peut-être ce qui se passe quand on a eu de la chance, et c'est peut-être ce qui se passe quand on a eu suffisamment d'amour, pas assez de frustrations, j'ai eu des frustrations par rapport à ce que l'être humain devient en général, par rapport à ce qui se passe sur la planète mais pas par rapport à ce que j'ai vécu…
JÉRÔME COLIN : Vous voulez dire que quand on est trop bien on n'a pas assez de choses à dire ou en tout cas à hurler ?
GAROU : Non c'est que quand on est… quand on a eu de mauvaises expériences peut-être qu'on est plus frustré et on n'a pas de soucis de rendre bien les gens, on pense plus à trouver sa place. Mais ça, ça devient très tordu parce que je trouve que les gens aujourd'hui ont très peu de conscience professionnelle, ne travaillent pas pour apporter un service mais plutôt pour leurs besoins personnels, donc pour prendre plutôt que pour donner. Il y a une histoire que j'adore qui est… où toi tu vas sur un chantier de construction et le premier jour tu prends un corps de métier qui vient dans le taxi et tu lui demandes : vous faites quoi dans la vie ? Et il répond : ben ça ne se voit pas, je travaille, je fais vivre ma famille, je fais de l'argent ! Et le deuxième jour, t'en prends un qui fait exactement le même métier et tu dis : qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Et il répond ben moi je suis maçon, je suis le meilleur maçon du chantier, tout le monde le dit que je suis le meilleur maçon du chantier ! Comme ça lui déjà il a une autre façon de penser. Son envie c'est d'être un bon maçon. Et le troisième jour, tu vas en chercher un troisième, qui fait la même

chose, et il répond : ben voyons, ça ne se voit pas ? Je construis une cathédrale ! Et lui c'est le rêveur, c'est lui qui veut que le monde soit meilleur. Et c'est le premier qui est triste.
JÉRÔME COLIN : Perception is reality.
GAROU: Hein?
JÉRÔME COLIN: Perception is reality.
GAROU : Perception is reality.
JÉRÔME COLIN : Et c'est le premier qui est triste ? Ben oui.
GAROU : C'est le premier qui est triste et c'est celui qui n'a même pas envie de bien faire son boulot, c'est celui qui fait chier tout le monde au boulot. C'est clair, on voit très bien le portrait du mec.

Le premier chant de la terre que j'ai entendu, c'est ma mère qui le chantait !

JÉRÔME COLIN : C'est venu tout de suite la musique ? Gamin ? Vous avez des souvenirs gamins ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : De jouir avec ça.
GAROU : Mon père.
JÉRÔME COLIN : Ok.
GAROU : Mon père surtout. Tout se passe dans le temps des fêtes en fait. Il y a un peu de musique mais c'est vrai que chez nous ça n'écoute pas tant de musique que ça. Il y a la télé, mais très jeune la télé c'était… j'ai quand même 40 ans, elle était bien enneigée… C'est pendant le temps des fêtes que mon père prend la guitare et joue de la musique avec mes oncles, mes tantes qui chantent, un oncle qui joue de l'accordéon, l'autre le violon, l'autre la batterie, mon père jouait de la guitare et chantait, et quand mon père chantait, 4, 5 chansons, waw c'est tout le monde qui était ébahi. Mais moi c'était mon papa à moi. C'est mon idole. Et donc je tape un peu sur sa guitare et à un moment je la bousille, et à l'âge de 3 ans ½, c'était Noël, ils m'ont offert ma première guitare. Et là j'ai commencé à jouer, commencé à vouloir apprendre.
JÉRÔME COLIN : Les premiers chocs musicaux, c'est quoi ? La première fois où vous entendez une voix ou un son et vous dites : c'est quoi ?
GAROU : Ben c'est sûrement, si je retourne à la genèse de la musique, c'est quoi la première musique qui a existé sur la planète…
JÉRÔME COLIN : Non mais qui vous vous fait trembler.
GAROU : Mais c'est probablement cette même chanson, le premier chant de la terre est le même que j'ai entendu, c'est ma mère qui chantait. C'est ma mère qui me calmait et qui avait cette petite chanson le soir quand elle m'endormait, le soir, c'était magique.
JÉRÔME COLIN : C'est laquelle vous ?
GAROU : « Bonne nuit, cher trésor…. ». Je ne me souviens même plus du texte mais c'est cette mélodie…. La la la… Ah là c'était le bonheur. Tout allait bien. J'étais protégé des monstres.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
GAROU : Après ça c'est les albums de ma sœur que je lui pique quand j'ai mon premier tourne-disque. Et là c'est Yes, The Beatles, Billy Joel, Stix qui n'est pas connu ici, des groupes assez rock progressif, sur quoi j'ai vite percuté parce qu'elle avait de tout, elle écoutait un peu de tout, mais c'est sur les albums de rock progressif qu'elle écoutait moins que je pouvais lui piquer sans qu'elle s'en rendre compte.
JÉRÔME COLIN : Et votre carrière… parce que vous êtes chanteur, interprète, votre carrière elle démarre comment en fait ? Vous allez dans les bars, jouer ?
GAROU : Ça commence à l'école. En fait je suis dans le fumoir de l'école, le petit coin… et c'est des mecs qui viennent…
JÉRÔME COLIN : Vous fumez des pétards ou des clopes ?

A l'âge de 13, 14 ans je suis rentré dans un groupe et tout a changé !

GAROU : Des clopes… non, même c'est avant ça, je suis à ma 6ème année d'école et c'est quand on va passer à ce que vous appelez vous le lycée, après, mais en 6ème année y'a le spectacle de fin d'école et bon vous ne me croirez pas mais c'est exactement le spectacle que ma fille vient de terminer y'a 45' et je l'ai manqué, et je suis très triste pour ça, elle avait son spectacle de 6ème année, mais bon, moi mes parents n'étaient pas là non plus, mais j'avais emprunté la guitare de mon père…
JÉRÔME COLIN : Ça c'est facile !
GAROU : Non mais je me sens mal. En plus ce soir je chante pour des enfants qui ont moins de chance, pour des enfants malades, mais c'est quand même bizarre ce paradoxe, je chante pour des enfants mais j'aurais voulu écouter ma fille chanter ce soir. Mais bref. Oui. Et donc en 6ème année j'avais emprunté la guitare de mon père et j'avais chanté du Elvis devant toute l'école. Et je me souviens que ce n'était pas du tout moi. Autant je faisais le rigolo devant la famille mais j'étais hyper timide, et je chantais ça tout seul, quand les autres numéros étaient…
JÉRÔME COLIN : En groupe et marrants…
GAROU : Pour déconner, des sketches, des trucs… Et donc à l'âge de 13, 14 ans, c'est un mec qui était dans la même petite école que moi qui me dit hé, je t'ai vu en 6ème année jouer de la guitare, on vient de monter un groupe, est-ce que tu veux en faire partie ? Et c'est comme ça que ça a commencé, que je suis rentré dans le groupe « Windows and doors ».
JÉRÔME COLIN: Windows and doors.
GAROU : Oui, on a fait 4 spectacles mais oh la la… et là les filles nous regardaient.
JÉRÔME COLIN : Ah ça marche hein.
GAROU : Ah ça marche.
JÉRÔME COLIN : On dira ce qu'on veut mais ça marche.
GAROU : Tout a basculé.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Ben la perception que j'avais des filles, ça a tout changé. C'est peut-être pour ça aussi que j'ai arrêté de suivre les cours parce que tout ça se passe au même moment. Les problèmes commencent.
JÉRÔME COLIN : Vous connaissez cette phrase de Woody Allen qui dit : mon cerveau est mon deuxième organe préféré.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est ça. C'est ça notre malheur.
GAROU : Voilà. Et avec la musique, Jean-Pierre Ferland qui est un parolier québécois qui disait : je suis devenu beau le jour où j'ai eu la guitare dans la main. C'est ça.
JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein. C'est une révélation pour vous ? Pas que sur la musique mais sur la vie, sur les filles, sur tout…
GAROU : Ah ça oui.
JÉRÔME COLIN : Le fait d'être sur scène, de chanter, ça révèle tout ?
GAROU : C'est que ça fait basculer quelque chose. La musique je la connais, j'aime ça, j'ai envie de plus en plus, j'aime ça, je veux connaître tout, mais le fait du public, les filles et tout ça, c'est vrai que… je commence à être fier, mais là où je me rends compte, c'est drôle parce que ça existe encore comme ça aujourd'hui, c'est que les filles me regardent un certain temps, et comme on a fait à peu près quatre spectacles dans notre vie, ça a duré quelques semaines et après ça bzzzz ça redescendait, on avait oublié. Ça c'est pour ça qu'on est des artistes qui ne veulent jamais s'arrêter de chanter, parce que le pic, cette drogue du moment où ça se passe, on le veut tout le temps.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes accro à ça ?
GAROU : Complètement accro oui.

JÉRÔME COLIN : Mais à quoi exactement ?
GAROU : D'abord au contact avec le public. Ça c'est sûr que c'est magnifique. Et même s'il y a des moments où il faut que je me ressource, je ne pourrais pas faire ça tout le temps, tout le temps, mais c'est vrai qu'on peut vite carburé à ça. Et c'est comme si c'était saisonnier, j'avais besoin, j'ai besoin l'été d'aller plonger dans le lac et de nager, ben j'ai besoin un moment d'aller plonger sur scène et nager dans la foule.
JÉRÔME COLIN : Et puis alors vous faites ces concerts, ces quatre concerts avec « Windows and doors », et puis quoi ? Qu'est-ce qui se passe après ?
GAROU : Après ça y'en n'a pas beaucoup. Ça retombe. Mais il y a toujours les feux de camps avec les potes où on se bourre la gueule, on fait un feu de camp, on attend que la police arrive (*une sirène à l'instant même*)…
JÉRÔME COLIN : Elle est là !
GAROU : C'est dingue ça ! Juste comme je le dis, la police…
JÉRÔME COLIN : Ils sont partout à Bruxelles. Il faut faire gaffe.
GAROU : Waw ! La police de Sherbrooke.
JÉRÔME COLIN : Ah c'était bon ça.
GAROU : C'était excellent. Et là je joue un peu, je fais mes cinq chansons par soir avec les potes. Et là c'est une amie, qui est mon ange gardien aujourd'hui parce qu'elle a malheureusement quitté ce monde, qui me dit viens, on va aller dans un bar chansonnier, là y'a un mec qui chante… Moi j'étais plus dans les bars rock alternatif, des trucs un peu plus recherchés, et là je voyais bien que c'était un petit bar populaire où on boit de la bière et on chante des chansons populaires, et elle finit par me convaincre et elle demande au mec de m'inviter sur scène. Et là je me souviens, je passe du mec cool, un peu détaché, à… Il me prête sa guitare, je prends la guitare et je commence à chanter, et là y'a le public qui applaudit, tout le monde est ravi, je suis un peu bluffé, ces gens-là ne me connaissent même pas, c'est plus des amis qui…
JÉRÔME COLIN : Pour la première fois c'est un vrai public.
GAROU : Voilà. Les amis déjà ils ne m'applaudissent pas, mais je vois bien dans leurs yeux qu'ils apprécient quand on a ces moments-là. Là c'est un vrai public. Et on redemande, donc je fais mes 5, 6 chansons que je connais, et pendant ce temps-là, c'est vraiment comme dans un film, c'est la serveuse qui a pris le téléphone, qui l'a mis sur l'enceinte, qui a dit au patron : viens l'écouter, il faut que tu viennes écouter le mec qui est ici. Et quand je suis sorti de scène il est arrivé, il a dit ouais j'ai eu le temps d'arriver, j'habite juste à côté, je t'ai entendu chanter, tu devrais faire ça, tu ne fais pas ça, t'as pas un spectacle ?
GAROU : Je dis mais non, pas du tout. Tu devrais faire ça, moi je veux t'embaucher… c'est top ce que tu fais ! Ah ouais ?
JÉRÔME COLIN : Un jour qui change la vie.
GAROU : Un jour qui change la vie. Et il me rappelle… Ça c'était un samedi, ça me fait réfléchir un peu mais bon… je ne rêve pas trop. Il me rappelle le mardi et il me dit : je veux que tu joues jeudi, vendredi, samedi. Donc j'ai 48 heures pour monter un spectacle, apprendre des chansons, acheter une sono. Je me souviens, j'avais une petite voiture, une Chevrolet scooter, un petit truc de Chevrolet, je pars avec ça, j'essaie de convaincre un mec dans un magasin de m'arranger des paiements à crédit, de me faire crédit, je devais le payer par semaine, il ne me croit pas trop, mon père me dit non, tu te débrouilles dans la vie, je ne veux pas t'endosser là-dessus, débrouille toi. Va-s-y jusqu'au bout. Et je réussis, le jeudi à me pointer avec ma guitare, j'ai appris comment brancher les fils, comment faire ma sono, et je commence et là ma vie bascule, c'est que je n'ai plus jamais arrêté après ça. Et c'est là que j'ai monté des groupes, j'ai eu un groupe après ça de rock, j'ai commencé à avoir quelques musiciens qui venaient, parce que le mec qui voulait m'embaucher les trois soirs finalement il a annulé ce qu'il avait après et j'ai chanté là pendant 6 semaines et tout de suite après ça je suis arrivé dans un endroit qui s'appelait le «Laker Store » qui est un petit bar qui venait de démarrer, très fun, branché, dans ma ville et le dimanche soir à Sherbrooke il n'y avait jamais rien, personne ne sortait. Il me dit : tu ne veux pas essayer les dimanches, à tes risques. Genre j'avais une commission sur la caisse. Et là, ça marche d'enfer dès le début ! Ça commence avec mes potes qui viennent, des filles qui

débarquent, d'autres potes, d'autres mecs qui suivent les filles qui arrivent, et tout de suite, dès le démarrage ça démarre très gros et désormais, pendant 5 ans je chanterai le dimanche à Sherbrooke, « Les dimanches à Garou » et il y a tout le temps plein de monde, qui se bourre la gueule, qui s'amusent comme des fous.
JÉRÔME COLIN : Et vous chantez quoi ?
GAROU : Là je pense vraiment, parce que j'ai toujours eu des goûts éclectiques dès le début, mais là j'aime tout donc je chante de tout. Je passe d'Aznavour à une chanson un peu plus punk, un rock « Black rose » Led Zeppelin, je fais du rhythm and blues, Otis Redding. Mes grosses chansons c'est « Leave your hat on » de Joe Cocker, « Must thank Sally », ça c'est mes gros trucs mais après ça je fais des chansons de Simon and Garfunkel. Je passe vraiment dans tous les univers. Et je pense que c'est ce que les gens aiment. Parce que du coup ils ne vont pas voir un spectacle linéaire, ils voient une espèce de clown qui déconne, qui apprend des chansons sur scène, qui prend tous les risques, et là très vite les musiciens de Montréal entendent parler du truc, des producteurs d'albums, des maisons de disques, des managers, ils débarquent tous. Toutes les semaines j'ai toujours quelques surprises. Et là y'a des tops musiciens, qui jouent avec les… par exemple Roch Voisine qui est la star québécoise qui chante en Europe, les musiciens de Roch qui viennent, des tops musiciens de Montréal viennent faire le bœuf avec moi pour s'amuser.
JÉRÔME COLIN : Ah oui quand même.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Le garçon qu'il faut venir voir.
GAROU : C'était comme le rendez-vous. Il faut faire 150 kms, aller à Sherbrooke et aller faire « Le dimanche à Garou ».
JÉRÔME COLIN : Mais vous, vous ne faites pas de disque.
GAROU : Non.
JÉRÔME COLIN : Vous allez être catapulté en France avant.
GAROU : Et j'ai même des propositions avant de faire des albums mais je ne suis pas sûre que j'ai envie de faire ça dans la vie.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Je m'amuse bien mais je me dis que je vais peut-être faire autre chose.
JÉRÔME COLIN : Vous vouliez faire quoi d'autre ?
GAROU : Il y avait plein d'études qui me tentaient parce que je me disais justement que j'allais sauter quelques années, il y avait une loi qui faisait que tu pouvais tomber directement dans le système universitaire. Et comme j'avais trouvé que les cours c'était assez lent, je me disais : quand je vais arriver à l'université là ça va être du sérieux. Là je vais étudier, je vais être à fond… J'ai toujours été autodidacte dans plein de trucs aussi. Mais y'a plein de trucs qui me passionnent. Moi je croque dans la vie.
JÉRÔME COLIN : Je vois oui.
GAROU : Mon obsession c'est le temps, je n'ai pas assez de temps pour faire tout ce que je voudrais faire.

Je me suis plu dans les mélodies de « Notre Dame de Paris » !

JÉRÔME COLIN : Bon, vous m'expliquez le grand mystère chez vous, ce qui est pour moi le grand mystère chez vous. Comment un fan de « Black rose », Led Zeppelin, Otis Redding, après chante une chanson avec Céline Dion et y prend du plaisir ! Est-ce que vous pouvez m'expliquer ça ? Je ne sais pas si c'est poli cette question ou pas, je veux comprendre.
GAROU : C'est nickel.
JÉRÔME COLIN : Je veux comprendre.
GAROU : C'est nickel. Y'a déjà ce qu'on a dit dès le départ où l'envie c'est que les gens soient bien, qu'un message passe. Moi le terme populaire n'a jamais été péjoratif pour moi…
JÉRÔME COLIN : Pour moi non plus.

GAROU : Après ça, c'est « Notre Dame » en fait qui fait la différence. Parce que « Notre Dame de Paris », on connaît très bien l'œuvre, ce n'est même pas fait pour être des chansons populaires. Parce que « Notre Dame », les textes parlent tous de cette histoire d'Esmeralda, Quasimodo, machin et tout, donc Luc Plamondon…
JÉRÔME COLIN : C'est la mélodie et les arrangements qui font que…
GAROU : Mais même les arrangements, moi je me souviens du studio, quand on a entendu les premiers arrangements de « Belle », je dis oh merde et moi qui pensais que ça pouvait peut-être être une chanson qui passe à la radio. Les radios n'en ont pas voulu du tout avant parce qu'il n'y a pas de batterie nulle part dans « Notre Dame de Paris », c'est que des percussions, c'est très recherché la construction de ce truc, et c'est Richard Cocciante qui a voulu faire une œuvre opératique et du grand lyrique. Les mélodies sont ouvertes. Donc ça prend, du chanteur qui sait chanter quoi. Et là je me mets à me plaire dans ces mélodies-là parce qu'autant le rock de Led Zeppelin me branche, autant Otis Redding dans la rythmique et la groove me banche, et là je découvre vraiment de la grande mélodie, comme j'aimais bien faire de Sardou quand j'étais dans les bars. J'aimais bien leur glisser un petit « je vais t'aimer comme…. ». Et j'aimais déjà ça. Donc moi j'aime tout ce qui est bon dans la musique et des grandes mélodies ça reste des grandes mélodies. Donc j'ai envie d'en chanter. Donc ça c'est assez catalogué variété, donc c'est pour ça. Donc j'ai l'étiquette pouf…
JÉRÔME COLIN : Parce que souvent quand on aime Led Zeppelin, il y a aussi tout un état d'esprit qui va avec, quand on aime les Stones ou Otis Redding, il y a un côté où on est contre quelque chose. Le principe même du rock, moi je m'en rappelle, quand j'ai 15 ans, c'est pour être contre mon père et ma mère. Pour pouvoir fermer la porte, foutre à fond et leur faire… C'est juste ça.
GAROU : Tout ce que je peux raconter de conneries que j'ai faites, j'étais très rebelle, j'ai été très vandale, et encore aujourd'hui c'est toujours un petit dépassement des lois. Les gens qui me connaissent, ils savent le nombre de conneries que j'ai faites parce que cette révolution-là était à l'intérieur de moi. Mais ce n'est pas pour faire chier les gens. C'est pour pousser les barrières de ceux sont trop carrés.
JÉRÔME COLIN : Et donc quand on est dans cet esprit-là, l'esprit du rock'n'roll, contre les choses, c'est là que j'ai difficile à comprendre, je vais quand même aller chanter cette chanson avec Céline Dion et être produit par René Angelil, et ça va être énorme, ça va être de la vraie variété et on va en vendre des millions et c'est super. C'est très bien.
GAROU : On va rejoindre les gens, déjà.
JÉRÔME COLIN : Mais quand est-ce qu'on est contre encore ? Est-ce qu'on a abandonné ça ? Il faut décider d'être un être humain, intelligent et d'aller vers les gens, c'est plus intelligent, je suis d'accord, mais quand est-ce que ça tombe ?
GAROU : Ça ne tombe pas parce que c'est encore le même mec qui est là tout le temps. « Perception is reality ». Dans ta perception à toi c'est sûr que tu vois les violons, la balade sirupeuse, « Sous le vent » qui est un chant de liberté que je trouve formidable, une grande mélodie qui s'ouvre et tout, qui est mon Simon et Garfunkel que je pouvais faire à l'époque par exemple, et là, comme « Perception is reality », ce que les gens connaissent, je ne m'habille pas assez trash, j'ai pas le grand message à passer, mais pourtant je suis le même mec qui vit tout aussi trash, qui est rock'n'roll à fond. Ça surprend à chaque fois quand je commence… quand les gens me connaissent un peu plus. Par exemple là on fait « The Voice » avec Louis Bertignac qui fait : mais je ne te pensais pas du tout comme ça ! Puis on est deux rock'n'roll dans l'âme, comme des enfants.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous croyez que les gens vous aiment autant ? Parce que c'est dingue ! Les gens vous aiment vraiment. Au-delà des chansons je veux dire, ils aiment le type.
GAROU : Oui, ça, ça fait plaisir. Parce que je comprends très bien que les gens aiment une bonne chanson.
JÉRÔME COLIN : Y'a pas de problème je trouve.
GAROU : Mais des gens qui m'aiment pas, j'en ai vécu plus par jalousie que parce qu'ils avaient de véritables raisons. Parce que moi j'aime les gens, je respecte les gens, j'aime donner, et j'aime en même temps les emmener dans une

aventure, essayer de les pousser à bout. Donc je pense que c'est des belles valeurs qui font qu'il n'y a pas de raisons de se faire détester.
JÉRÔME COLIN : Non, non.

J'ai poussé mes parents à voyager mais c'était trop!

(Quelqu'un lui fait signe).

GAROU : Ils sont gentils, regarde-moi ça ! La première fois que je suis venu à Bruxelles, on était dans une voiture, à l'arrière il y avait Daniel Lavoie, et je pense Bruno Pelletier et moi. On était pour « Notre Dame » évidemment. Et le premier truc qu'on avait dit avec Bruno c'est : on se croirait à Montréal ici !
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Oui. Et j'ai eu ça, comme cette semaine j'étais à… Varsovie me fait ça, Kiev me fait ça, mais il n'y a pas beaucoup de villes. C'est des villes qui ne sont juste pas assez grosses pour que le bordel ait pris et qui sont assez grandes pour que ce soit stimulant. Et que les gens sont intéressants…
JÉRÔME COLIN : Vous êtes un homme de la ville ou de la campagne ?
GAROU : Les deux. Maintenant je ne peux plus me passer de l'un et de l'autre. Je suis très campagne. Moi c'est ma maison au bord du lac, c'est mon havre de paix, c'est l'endroit où je peux me ressourcer, mais je peux passer 15' là et je me suis rechargé pour un mois, mais si je ne l'ai pas, parce que souvent ma mère me dit : mais ça te sert à quoi d'avoir ça ?
JÉRÔME COLIN : T'y vas pas souvent.
GAROU : T'as le studio, t'as ta maison, ton studio au bord de l'eau, t'es jamais là. Mais j'ai besoin qu'ils soient là, si je vends ça, c'est fini ! Je vais à la dérive. Je peux aller nager autour du bateau mais j'ai besoin que le bateau ne soit pas trop loin. On aimerait se poser des fois.
JÉRÔME COLIN : Sécurité.
GAROU : Oui ! Ben sécurité, plus vraie source. Ce n'est pas par sécurité autant que j'ai cette soif de vouloir boire à cette source parfois. D'ailleurs c'est un lac où on boit l'eau directement comme ça. Tu vas au bout du quai et tu bois de l'eau, c'est rare aujourd'hui. Près de Sherbrooke.
JÉRÔME COLIN : Ok. Donc vous habitez toujours au Québec.
GAROU : Oui, la famille est restée très sédentaire. Moi je suis l'Ovni, l'extraterrestre de la famille qui fait le tour du monde. Après ça j'ai poussé mes parents à voyager mais c'est drôle…
JÉRÔME COLIN : Ils ont aimé ?
GAROU : Oui, ils ont aimé à chaque fois, mais à chaque fois je veux en faire trop. Là ils ne sont plus très jeunes, il n'y a pas longtemps ils m'ont dit tu sais il y a quelques voyages qu'on a fait, on te remercie énormément mais on le fait presque pour te faire plaisir parce que c'est trop, c'est trop demandant, tu veux qu'on voit tout… Je suis un peu trop comme ça. A chaque fois il faut mordre dans tout.
JÉRÔME COLIN : C'est bien hein de pouvoir rendre quelque chose à ses parents.
GAROU : Ah ça c'est formidable, c'est génial. Parce que… par exemple ma mère quand je l'ai amenée à Saint-Pierre au Vatican… ce qu'il y avait dans ses yeux ! C'était comme si j'avais tout donné. Parce que nous on allait beaucoup à la messe quand j'étais petit, c'était très important chez nous, au Québec c'est beaucoup comme ça, ces valeurs religieuses… ma mère assez pieuse. Il y a eu ce moment-là et le moment quand je les ai amenés dans le clocher de Notre Dame de Paris et que le personnel a dit : il y a l'ancienne cloche qui ne sonne plus, on va la faire sonner pour vous. Et on était sous la cloche à bouger le pendule qui est hyper lourd jusqu'au moment où bang ! La cloche de Paris, que tout Paris entendait. Et là j'ai j'étais « le sonneur de cloche », Quasimodo qui le faisait devant mes parents, mais pas dans le spectacle, pour du vrai ! Ma mère pleurait à chaudes larmes, pour elle c'est comme si j'avais eu le numéro de portable de Dieu. Je l'appelais, je lui passais.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est bien ça.
GAROU : Oui. Même si, ce que tu disais, dans nos frustrations, au moment devant eux on veut se révolter, on veut s'affirmer, mais quand on finit par…
JÉRÔME COLIN : Par revenir vers eux.
GAROU : C'est ça, la réconciliation. Sans parler de cul hein. Souvent les meilleures baises c'est après une bonne chicane.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Moi je peux aller même jusqu'à me disputer un peu exprès.
GAROU : Je pense que même… je pense qu'inconsciemment on le fait beaucoup plus qu'on pense.
JÉRÔME COLIN : Je crois aussi.
GAROU : Garder un peu de piquant, un peu d'action…
JÉRÔME COLIN : Ben oui.
GAROU : Mais peut-être que les gens finissent par se calmer parce que ça devient vivable.
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui devient vivable ?
GAROU : Je lisais cet été, il y avait un sondage justement sur les relations sexuelles dans le couple, à quelle fréquence. Et j'étais assez déçu et surpris du sondage.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
GAROU : Ben je me rendais compte que finalement les couples ne se touchent plus.
JÉRÔME COLIN : C'est une réalité hein.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est une réalité.
GAROU : C'est dommage. J'espère que ça ne va pas trop m'arriver.
JÉRÔME COLIN : A moi non plus. Touchons du bois.
GAROU : Touchons du bois, vite !
JÉRÔME COLIN : Oh merde, si en plus y'a plus ça !
GAROU : Oui, c'est ça hein.
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'on va se faire chier.
GAROU : Vivre tout ça pour ne pas avoir….les bonbons.
JÉRÔME COLIN : Moi j'ai la théorie du gâteau.
GAROU : J'ai le droit ?

La vraie histoire de mon casting pour « Notre Dame de Paris » !

JÉRÔME COLIN : Bon, et quand on est dans les bars, là, à Sherbrooke et que tout le monde commence à venir, c'est là qu'il va y avoir la proposition pour « Notre Dame » ?
GAROU : Oui. Ben non.
JÉRÔME COLIN : Non. Elle vient comment ?
GAROU : La vraie histoire ou la courte histoire ?
JÉRÔME COLIN : La vraie histoire.
GAROU : On a dû la faire plus courte un moment pour que ce soit simple parce que…
JÉRÔME COLIN : Non la vraie histoire.
GAROU : On racontait que oui Luc Plamondon est arrivé par hasard dans un bar, il m'a entendu chanter, il a dit go, go, viens… C'est la courte. La vraie, c'est que j'ai un ami à Prague qui m'envoie… il me dit : ils font des auditions pour « Starmania », pour une autre mouture. Je dis ah oui, ben bon, et quoi ? Il me dit : ben tu devrais y aller. Je dis ben non je ne me vois pas du tout dans « Starmania »… Je ne me vois pas mettre des collants et… Je ne le sens pas du tout. Et le matin de l'audition, je me réveille, c'était la première fois de ma vie que je vais voir un docteur de la voix, un otorhinolaryngologiste, j'apprends ce mot là ce jour-là, parce que je suis aphone. Et là je dois partir de

Sherbrooke, faire 150 km, aller à Montréal, je vais voir l'ORL de Sherbrooke qui me dit : ah non mais ça va passer, vous avez une grosse laryngite, y'a rien à faire, ça va passer. Je dis mais ça va passer mais j'ai une audition devant Luc Plamondon qui pour le Québec, c'est l'autoroute vers…
JÉRÔME COLIN : Vers la gloire.
GAROU : Vers la gloire. C'est ça. Et il éclate de rire et dit : ça ne va pas être possible. Je prends quand même ma bagnole, je monte à Montréal, je dis c'est quand même dommage, j'aurais bien aimé le rencontrer. Je me pointe et je dis d'office : je n'ai pas de voix, je ne peux pas chanter mais je suis venu par prétexte pour vous rencontrer, je n'ai pas envie de faire « Starmania » mais je suis venu par prétexte donc je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Il trouve ça sympathique, cette honnêteté, cette spontanéité que j'ai. Il me dit : t'es sûr que tu ne veux pas… Luc Plamondon derrière ses lunettes noires, qui dit : t'es sûr que tu ne veux pas essayer un petit bout d'une chanson, t'es le premier de la journée que je vois… J'étais le dernier qui passait en plus… T'es le premier de la journée qui a vraiment la carrure pour faire Zéro Janvier, qui chantait « Le blues du business man ». Donc on approche du piano, l'intro qui commence, il y avait une pianiste qui était là, je commence à la chanter et j'arrive au fameux « j'aurais voulu être un artiste » et là ça déconne et je dis non, je ne peux pas chanter. Et Luc qui descend ses lunettes, je vois ses yeux pour la première fois : tu ne peux pas chanter ! Mais c'est quoi quand tu peux chanter toi ? Il était tout énervé. Et là il a dit : je vais te rappeler. Je vais te rappeler, je suis en train d'écrire quelque chose et je te rappellerai. Et là il s'est écoulé 1 an ½ et j'ai su, parce que j'avais des amis quand même dans le métier, j'ai su qu'ils avaient passé des auditions avec tout le monde, tous les chanteurs du Québec. Et moi vraiment ils m'ont appelé à la fin, quand je pensais que j'avais été oublié. Je n'ai même pas osé appeler au bureau de M. Plamondon en disant : vous vous souvenez de moi, il y a 1 an ½, comme vous faites des auditions pour… Et là j'ai été appelé, je suis allé à l'audition et à l'audition c'était avec Richard Cocciante au piano et Luc Plamondon, et je ne savais pas pourquoi c'était. Ça aurait pu être je ne sais pas, pour faire une plante ou… je ne sais pas, une plante qui chante dans le show, ou une des cloches, je ne sais pas. Et c'est ça, Richard qui commence à me chanter « Belle » et moi qui rentre au deuxième couplet, donc celui de Frollo, mais je vois bien qu'il y a trois noms, Quasimodo, Frollo et Phoebus. Et tout de suite il arrête, quand je commence à chanter avec lui, il s'arrête, ils se regardent tous, ils se font des signes, c'était très bizarre, plein de signes, ils ont mis « Dieu que le monde est injuste » et je vois Quasimodo. Là je la chante, ils l'enregistrent et le soir même… l'audition devait durer 1 heure, elle finit ça dure 4 heures, on est à 4 mains sur le piano en train de faire le bœuf avec Cocciante, on s'amuse quoi. Et le lendemain matin ils me disent : on veut que ce soit toi, c'est toi. C'était vraiment…
JÉRÔME COLIN : Un autre jour qui change une vie.
GAROU : Complètement.

Pour moi, les Stones étaient trash et les Beatles étaient révolutionnaires !

JÉRÔME COLIN : Il y en a eu d'autres ? Dans votre vie ? Des grands jours comme ça ? Cross road.
GAROU : Il y a eu des grands moments après ça. Il y a eu des grands moments, plus que des jours qui m'ont fait changer de chemin, des grands jours, des consécrations. Evidemment de rencontrer René et Céline qui me disent de travailler avec eux. La soirée que j'ai chanté avec Georges Harrison parce que dans les Windows and Doors j'étais guitariste et on faisait, 80 % du répertoire qu'on faisait c'était les Beatles. Donc j'étais Georges Harrison et des années plus tard je me suis retrouvé à table à papoter 4 heures de temps avec Georges Harrison et finalement on a chanté ensemble pendant 2 heures de temps. Et Olivia que j'ai revue quelques mois après, sa femme, après le décès parce qu'il est parti quelques mois après, elle m'a dit : il m'a tellement parlé de ce soir-là ! Elle a dit : t'es la dernière personne, tu ne te rends pas compte, t'es la dernière personne qui a chanté une soirée avec Georges. Et ça lui a fait énormément de bien. Quand elle m'a dit ça, pour moi c'est le plus beau cadeau que j'ai eu de ma carrière, que de me faire dire ça par Olivia.
JÉRÔME COLIN : Un Beatles quoi !

GAROU : Par un Beatles et mon inspiration.
JÉRÔME COLIN : C'est votre groupe préféré de tous les temps, les Beatles, ou pas ?
GAROU : Oui. Les Beatles, c'est mon préféré. Beatles, Led Zeppelin aussi, mais Beatles quand même.
JÉRÔME COLIN : C'est bien, c'est le groupe des gentils garçons.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas fan des Stones.
GAROU : Et révolutionnaires.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes fan des Stones ?
GAROU : Parce qu'encore c'est une perception… Je suis très fan des Stones, j'aime beaucoup ce qu'ils font mais c'est encore une question de perception. Les Stones étaient trash et les Beatles étaient révolutionnaires. Donc pour moi les Beatles étaient plus rock que les Rolling Stones.
JÉRÔME COLIN : On s'en est rendu compte quelques temps après.
GAROU : Voilà.
JÉRÔME COLIN : Evidemment.
GAROU : Mais pas dans le look, l'approche nécessairement. Dans le résultat.
JÉRÔME COLIN : Je les ai vu là les Stones à la télé, pour le concert à N.Y., je ne sais pas si vous avez vu ?
GAROU : Non.
JÉRÔME COLIN : Ça le fait encore quand même.
GAROU : Et là il y avait – putain il m'a fait peur –
JÉRÔME COLIN : Il y a Mc Cartney qui a chanté avec Nirvana.
GAROU : Ah oui ça passait hier ! Si je l'ai vu hier ! J'étais en plein Skype et je ne pouvais pas couper le truc et je mettais le volume tranquillement, c'était dingue !
JÉRÔME COLIN : Dingue.
GAROU : Il était le rock à mort !
JÉRÔME COLIN : C'était dingue.
GAROU : Ah oui.
JÉRÔME COLIN : Ils ont fait un morceau, y'avait…. Enfin tous les membres de Nirvana et Mc Cartney au milieu, c'était dingue !
…
GAROU : C'est chouette, c'est cool. C'est presqu'une discussion… je te poserai plein de questions…
JÉRÔME COLIN : Tout le monde essaie.
GAROU : D'ailleurs c'est moi qui conduis.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui, il y en a déjà un qui l'a fait.
GAROU : Oui ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
GAROU : Bon, toujours pas d'accrochage…
JÉRÔME COLIN : Non toujours pas hein. Avec un peu de chance on va s'en sortir vivants.
GAROU : Oui… je pense que je vais l'acheter ce concert 121212.
JÉRÔME COLIN : C'était bien.
GAROU : Oui ?
JÉRÔME COLIN : Springsteen au début, c'était bien.
GAROU : Waw. Et ça finit avec Alicia Keys.
JÉRÔME COLIN : Ca a fini avec Nirvana et Paul Mc Cartney mais Alicia Keys est venue.
GAROU : Ce n'est pas à la fin qu'elle est venue faire « New York » ? Parce que je voyais Mc Cartney…
JÉRÔME COLIN : Oui mais elle venue d'abord faire 2 chansons et puis elle a fait « New York » à la fin. C'était juste dingue. Mais c'est dingue cette chanson.

GAROU : Je vais l'acheter. Mais j'ai vu qu'il avait sorti un CD, ils ont dû sortir aussi…
JÉRÔME COLIN : Tout est en vente sur I. Tunes j'ai vu pour le moment.
GAROU : Oui c'est ça.

Tout le monde a sa deuxième vie sur Internet !

JÉRÔME COLIN : C'était un beau concert. Il faudrait plus d'ouragan.
GAROU : Oui ! Ah la mobilisation, quand tout le monde se mobilise… Aujourd'hui, aujourd'hui il y a tellement d'artistes, tellement de choses qu'on sent moins l'unité.
JÉRÔME COLIN : C'est problématique hein. Il y a moins de chaleur.
GAROU : Il y a moins de chaleur, il y a moins de magie surtout. Il y a moins de magie, les gens ne savent plus écouter, quoi regarder… Il y a une époque où tout le monde était rivé sur la même chose donc c'est ça, quand ça génère une espèce… Moi souvent je fais le parallèle avec justement, quand j'étais petit mes premiers spectacles c'était la messe le dimanche, et quand tu vois des gens qui ont tous la foi en la même chose, il y a quelque chose, une force qui émane de ça et le spectacle c'est ça. Mais c'est l'époque où tout le monde regardait le même programme. Et ils en parlaient tous le lendemain. C'était fabuleux. Aujourd'hui on a trop de choses, ça part dans toutes les directions, tout le monde veut faire son propre spectacle, tout le monde a sa deuxième vie sur Internet…
JÉRÔME COLIN : Oui il y a un petit côté où on se rassemble moins autour de quelque chose.
GAROU : Oui. C'est peut-être ça la nouvelle ère dans laquelle on rentre.
JÉRÔME COLIN : D'être tout seul ? Ça va être chouette.
GAROU : Un monde plus virtuel.
JÉRÔME COLIN : Oui, on est plus tout seul.
GAROU : Je ne sais pas s'il va se passer quelque chose le 21 décembre mais ils disent que c'est un changement.
JÉRÔME COLIN : Y'en a besoin. Là ça commence à puer sec quand même.
GAROU : Oui mais est-ce que c'est pour le mieux, je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN : Y'a plein de gens sur terre pour lesquels ça pourrait être difficilement être pire maintenant.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Donc.
GAROU : Oui mais justement on a des exemples où ça peut être pire que ce qu'on vit. Donc si ça commence à se répandre comme un fléau… je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes parvenu à savourer votre position sociale, l'argent, le succès ? C'est quelque chose que vous parvenez à savourer sainement ?
GAROU : J'ai… oui, sainement oui. Savourer… je ne sais pas dans quel sens… justement c'est sainement, c'est que j'en prends des petites bouchées, même si je suis plutôt du type à croquer, et à m'empiffrer, mais là-dessus j'ai du mal à digérer le succès.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Genre ?
GAROU : Genre d'être considéré dans les yeux de gens dans la rue différemment, j'ai du mal avec ça. Pour moi je suis boulanger, qui veut faire le meilleur pain, ou le maçon… Je le vois comme ça mais j'ai encore un peu de mal avec ça. L'argent, moi j'ai toujours été joueur avec l'argent donc… pour moi c'est complètement relatif.
JÉRÔME COLIN : Mais c'est un métier qui vous rend heureux ?
GAROU : C'est un métier qui me rend heureux oui, parce qu'il y a une mission, parce que j'ai l'impression de servir à quelque chose, j'ai l'impression de pouvoir vraiment amener du bonheur aux gens, justement dans des temps difficiles, dans des situations difficiles. Comme là aller faire un spectacle pour une association pour des rêves d'enfants, c'est formidable.

JÉRÔME COLIN : C'est important.
GAROU : Ca… là y'a pas photo. On sait qu'on sert à quelque chose.
JÉRÔME COLIN : C'est sûr.

Le petit quizz autours des chansons des Beatles !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes fan des Beatles…
GAROU : Oui !
JÉRÔME COLIN : Petit quizz.
GAROU : Oui !
JÉRÔME COLIN : Je dis une phrase, il faut me dire quelle chanson c'est. Franchement je vous ai gâté.
GAROU : Ok.
JÉRÔME COLIN : Y'a pas de face B, y'a que des tubes. D'accord ?
GAROU : Ça va être trop facile.
JÉRÔME COLIN : On y va ! « Mother Mary comes to me ».
GAROU:" Let it be".
JÉRÔME COLIN: Bien. Au suivant. C'est facile je vous préviens. Si vous avez 10/10 je vous offre un bonbon. « With tangerine trees and marmalade skies ».
GAROU : Ah, en parlant de bonbons. "Tangerine trees and marmalade skies, somebody calls you, you answer quite slowly, a girl with kaleidoscope eyes". "Lucy in the sky with diamonds".
JÉRÔME COLIN: Bien! 2/2 merde. "There's a shadow hanging over me".
GAROU : C'est mélangeant comme truc quand même.
JÉRÔME COLIN: « There's a shadow hanging over me ».
GAROU: "Yesterday".
JÉRÔME COLIN: "Yesterday"! Très bien, 3/3. "Living is easy with eyes closed"
GAROU: "… closed, misunderstanding all you see…".
JÉRÔME COLIN : Bien. Le titre ?
GAROU : Non ce n'est pas Penny Lane… "Let me take you done…". "Strawberry fields for ever".
JÉRÔME COLIN: Très bien. Ah ça c'est beau, je l 'adore. « Words are flowing out like endless rain into a paper cup ».
GAROU: Ca c'est… ah! Ca c'est "Penny Lane". Non ce n'est pas "Penny Lane". Ahhh…
JÉRÔME COLIN: « Words are flowing out like endless rain into a paper cup". "They slither while they pass, they slip away…"
GAROU: Ah, comment je peux bloquer comme ça? Je connais ça en plus.
JÉRÔME COLIN: « Across the universe ».
GAROU : Ah oui ! C'est épouvantable de manquer ça.
JÉRÔME COLIN: «Say you don't need a diamond ring… »
GAROU: …. "Money can't buy me love"…
JÉRÔME COLIN : Bien, bien.
GAROU : Ce n'est pas facile.
JÉRÔME COLIN : Une dernière ou quoi ?
GAROU : Même si les chansons sont faciles mais l'exercice n'est pas facile.
JÉRÔME COLIN : Dernières questions, deux… Allé je vous dis la toute petite phrase qu'il y a dedans. « Dark is the sky ».
GAROU: « Revolution »?
JÉRÔME COLIN: Non.
GAROU: Merde.

JÉRÔME COLIN: « Bright are the stars that shine, dark is the sky… ».
GAROU : Ben oui. Ahhhh. C'est dur.
JÉRÔME COLIN: « And I love her ».
GAROU: "And I love her".
JÉRÔME COLIN : Dernière. Peut-être préférée chanson des Beatles. En français ma chanson préférée des Beatles. « All the lonely people, where do they all come from? »…
GAROU: "All the lonely people, where do they all come from?..." . "Eleonor Rigby".
JÉRÔME COLIN : Vous êtes fortiche hein. Ce n'est pas facile avec une phrase hein.
GAROU : Non avec une phrase ce n'est vraiment pas facile…
JÉRÔME COLIN : Vous êtes fortiche.
GAROU : Et je pense que, évidemment c'est assez facile avec les Beatles mais justement tellement que on dirait y'a, je ne sais pas, 300 chansons des Beatles…
JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

Je n'ai pas l'identité de la plume !

JÉRÔME COLIN : Vous écrivez des chansons ?
GAROU : Je n'écris pas tellement.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
GAROU : Parce que…
JÉRÔME COLIN : Parce que ça doit vous chipoter.
GAROU : Ça ne m'a pas chipoté, ça commence à me chipoter. Ça commence à me titiller. En fait c'est ce que la famille et les amis de longue date ne comprennent pas du tout, c'est que justement très jeune j'écrivais beaucoup, je composais des chansons et finalement après ça j'ai complètement arrêté. On n'aurait pas pensé que je serais chanteur autant qu'auteur et compositeur. Et finalement je pense que ma vie je la vis trop… je l'ai trop vécue… là ça commence à se calmer, j'ai les 40 ans qui commencent à rentrer, mais j'ai vécu vraiment, vraiment, sans blague, non stop à 300 à l'heure.
JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas pris le temps pour ça.
GAROU : Et je ne m'arrêtais pas devant une feuille pour écrire. Pour moi c'était du temps perdu. Cette espèce de trop soif de tout autour de moi qui faisait que je n'avais pas envie de témoigner que j'avais envie des choses. Aujourd'hui j'en ai pas mal à raconter. Donc ce sera peut-être le moment… après ça comme je ne l'ai pas fait c'est le style qu'il faut que je retrouve. Quand j'écris quelque chose je n'ai pas de style de plume. Je n'ai pas un genre d'écriture, et ça devient dangereux. Comme j'ai vécu tellement de choses différentes, je pourrais témoigner de tellement de choses différentes, je n'ai pas l'identité de la plume. Mais si je m'y mets ça pourrait arriver vite.
GAROU : Mais est-ce que Garou, la grande vedette, se retrouve des fois devant une feuille blanche à dire « putain mais qu'est-ce que t'es nul ».
GAROU : Non, quand je le fais, quand je me donne un mandat, ça se passe plutôt bien.
JÉRÔME COLIN : En plus.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Donc vous n'avez pas d'excuses.
GAROU : Non. Et ce n'est pas de la paresse. On pourrait penser que c'est de la paresse…
JÉRÔME COLIN : Il faut se mettre au boulot hein.
GAROU : Oui. Mais ce n'est pas de la paresse. C'est ne pas s'arrêter pour le faire. Mais je fais plein d'autres choses.
JÉRÔME COLIN : C'est de la paresse quoi.
GAROU : Mais c'est parce que je fais plein d'autres choses. Mais y'a un autre paramètre important quand même dans l'affaire c'est que c'est vrai qu'il y a ce partage qu'on vit quand on travaille avec un auteur, avec un

compositeur, il y a un partage qu'on n'a pas si on est tout seul. Sinon je fais tout tout seul. Je saurais produire, je saurais composer, je saurais jouer de plein d'instruments, donc je pourrais faire un album tout seul dans mon sous-sol. Je pourrais très bien le faire, mais je n'aurais pas de plaisir à le faire. J'aurais du plaisir à le chanter après, je serais probablement fier de l'avoir fait mais je n'ai pas ce besoin de le faire pour être fier de ce que je fais.

Je me suis développé des goûts de luxe avec les années, pas nécessairement par besoin du luxe mais plutôt pour avoir une normalité !

JÉRÔME COLIN : Vous avez eu 40 ans cette année ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ça s'est bien passé ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
GAROU : Oui très bien. C'était rigolo. Je suis parti avec des copains à Las Vegas, 5 jours…
JÉRÔME COLIN : Vous avez vu que vous êtes Américain !
GAROU : Pratiquement sans dormir. On n'y était pas du tout finalement. On s'est retrouvés à Las Vegas et tout ce que tu peux imaginer de clichés… Bon, on a joué. On a joué mais justement on a joué plus au poker entre potes dans des villas à Las Vegas, au bord d'une piscine, on aurait pu être n'importe où en fait. Même si on avait un cadre exceptionnel, on aurait pu être aux toilettes avec une petite table, ça aurait été pareil. C'était le cliché juste pour dire que tiens, pour inviter les potes en se disant…
JÉRÔME COLIN : On va aller voir des strip tease et jouer au poker.
GAROU : Y'en a plusieurs qui étaient déçus. Ils s'attendaient à une grosse fête…
JÉRÔME COLIN : Je les comprends.
GAROU : Ils s'attendaient, en plus comme je connais très bien Vegas quand même donc…
JÉRÔME COLIN : Vous les connaissez les clubs.
GAROU : Oui, les clubs, et surtout les casinos, les gens du jeu, les gens du spectacle beaucoup.
JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'on doit devenir raisonnable quand on est une vedette ? Est-ce qu'il y a des choses auxquelles il faut faire attention ?
GAROU : Beaucoup. Ça m'a transformé. Et j'ai jamais demandé ça, d'être une vedette, j'ai jamais voulu ça. Quand je suis arrivé faire « Notre Dame de Paris », j'étais… je devais être maquillé, faire un personnage, pour moi c'était donner de l'émotion, faire un spectacle, découvrir Paris, j'avais jamais pensé traverser l'océan de ma vie, vu ma famille qui ne voyage pas beaucoup. Et c'est arrivé instantanément. La première chanson que j'enregistre de ma vie c'est « Belle » quand même.
JÉRÔME COLIN : Paf !
GAROU : Un succès monstrueux. Donc c'est ça, je ne m'en plains pas, je suis super chanceux d'avoir vécu ça. Ça transforme.
JÉRÔME COLIN : Mais on doit faire attention.
GAROU : Après ça il faut faire gaffe, après ça justement il y a cette histoire de succès, les gens qui te regardent tout le temps…
JÉRÔME COLIN : Il faut faire gaffe pourquoi en fait ?
GAROU : Ben on ne peut pas être nécessairement spontané dans tout ce qu'on va faire parce que ça va être perçu par d'autres comme mauvais…
JÉRÔME COLIN : Ça veut dire que vous ne pouvez pas aller voir les strip tease avec vos potes à Las Vegas parce que c'est marrant et que c'est Las Vegas ?
GAROU : Ça ne me gênerait pas de le faire, ça.
JÉRÔME COLIN : D'accord.

GAROU : Ça, ça ne me gênerait pas de le faire. Mais tout le monde a un portable aujourd'hui avec un appareil photo, un appareil vidéo, c'est ça qui est dingue…
JÉRÔME COLIN : Oui donc est-ce que ça vous empêche ?
GAROU : Ça, ça a changé beaucoup.
JÉRÔME COLIN : Oui.
GAROU : Ça ne me dérangerait pas, non c'est surtout dans les grosses conneries…
JÉRÔME COLIN : Genre ?
GAROU : Jeune j'ai fait beaucoup de conneries. En fait j'ai été sauvé par ça quelque part. J'ai été beaucoup sauvé par ça. Parce que le rebelle qui était prêt à tout casser, moi je suis du genre à mettre le feu partout pour voir ce qui va repousser. Le principe de base de l'anarchiste. Et en même temps l'autre truc c'est qui si on veut avoir une vie normale, ben il faut que j'aille… si je veux passer des moments normaux dans un resto il faut que j'aille dans le resto branché, gnagna, qui se la pète. Il faut que j'aille dans la boutique hyper chic parce que là j'ai l'impression d'être normal. Tandis que si je vais dans un petit resto, souvent je vais être regardé, je vais me sentir regardé, les gens, il va se passer quelque chose, on va me demander des autographes, prendre des photos, machin et tout et finalement je n'ai pas un repas normal. Donc je me suis développé des goûts de luxe avec les années, je le réalise en le disant, et pas nécessairement par le besoin du luxe mais plutôt pour avoir cette espèce de normalité recherchée.
JÉRÔME COLIN : Vous avez fait une midlife crisis comme on dit chez vous ?
GAROU : C'est tellement relatif, j'ai encore 12 ans dans ma tête puis j'ai un corps de 65. Parce que je l'ai bien maltraité. Donc 40 pour moi… j'ai des potes de tous les âges, j'ai des activités de tous les âges. Non je n'ai pas de grosse crise comme ça. Y'a jamais eu de routine. Je pense que… je comprends très bien que dans une vie de routine, 40 ans c'est une grosse remise en question. Mais je m'amuse à me faire quand même une grosse remise en question.
JÉRÔME COLIN : C'est laquelle ?
GAROU : Ben y'en a plusieurs. Y'a le côté carrière. Là j'ai la chance en plus que ça redémarre. Les gens me redécouvrent. Des jeunes. Ils ont l'air de kiffer.
JÉRÔME COLIN : Grâce à « The Voice » ?
GAROU : Grâce à « The Voice », beaucoup. Oui. Chez les jeunes, énormément sur « The Voice ». Et ça c'est bien, c'est ce qui a fait que j'ai voulu me donner un mandat de faire un album intéressant pour les jeunes. Qui connaissent très bien le R'n'B aujourd'hui mais qui ne connaissent pas nécessairement le son du rhythm ans blues, pourtant c'est la souche, la racine, le truc le plus important à savoir. Après ça, au niveau familial, au niveau la situation, j'ai une fille de 11 ans et je ne l'ai pas suffisamment vue, et j'en suis triste même si on a vraiment du temps de qualité ensemble depuis qu'elle est née, mais je me dis tiens, pour construire une famille, j'ai 40 ans, il faut que je me réveille pour ne pas avoir… pour pas que quand mes gamins auront 15 ans que j'en aie 75. Voilà.
JÉRÔME COLIN : Ne pas les avoir vus avant qu'ils partent.
GAROU : Aussi.
JÉRÔME COLIN : C'est une équation difficile.
GAROU : Oui ce n'est pas évident.
JÉRÔME COLIN : Non. Ça ne sert à rien de se sentir coupable non plus.
GAROU : Ça ne sert à rien et puis il faut savoir bien épouser la situation. Et y'a moyen. Il faut être positif. Moi-même si j'ai envie de chialer souvent parce que ma fille est loin, je me considère très chanceux d'être un papa qui quand il rentre à la maison elle fait « Papa ! ». Et elle accoure, elle me saute dans les bras. Je veux dire, y'a bien des pères qui passent tous les jours avec leurs enfants et qui ne vivront jamais ce moment-là. C'est quand même un moment d'extase. *(Il dit bonjour à des gens).*
JÉRÔME COLIN : J'aime bien parce que c'est tout le monde qui vous trouve sympa en fait.
GAROU : Oui oh Garou, ça va…
JÉRÔME COLIN : Les mamans, grands-mères, les rebeus du coin. C'est juste trop bon.

GAROU : Oui là c'est le mec en Mercedes… oh ça va ? Et sa copine qui regarde à côté et qui dit oh putain la honte ! C'est rigolo. Ce que j'aime le plus dans les shows c'est les mecs qui sont là tout le temps, parce que j'ai quand même un gros pourcentage de filles qui viennent voir le spectacle, ça ne me déplait pas du tout, mais justement c'est les mecs qui sont dans la salle qui... le concert… « mais qu'est-ce que je fous ici, voir Garou ? »… Et que plus ça avance, tu sais au bout de deux chansons, ils sont « ah putain oh là j'suis bien »… Et plus ça va plus ils s'éclatent, ils se mettent à chanter. C'est génial.
JÉRÔME COLIN : Les convaincre.
GAROU : Les convertir.

Si on a plein d'individus qui sont destructeurs on a forcément un monde qui se détruit !

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre cette boule.
GAROU : Même si je n'ai pas eu… Ah ce n'est pas un bonbon ?
JÉRÔME COLIN : Y'a pas de bonbon dedans. Autre chose.
GAROU : C'est bien qu'on fasse Tolkien avec la sortie du Hobbit.
JÉRÔME COLIN : Avec le Hobbit oui. Qu'est-ce qu'il est écrit ?
GAROU : « Vous n'êtes après tout qu'un minuscule individu dans le vaste monde », de Tolkien.
JÉRÔME COLIN : Jolie phrase quand même.
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Très simple.
GAROU : Très simple et c'est la goutte d'eau, moi, dans l'océan. Je le traduis surtout comme ça. Je travaille avec une fondation, la fondation de mon pote, qui est « Le cirque du soleil », Guy Laliberté, sa fondation c'est « One drop ». Et on a eu beaucoup de discussion là-dessus, c'est pour l'accès à l'eau potable dans le monde. Y'a encore plein de gens qui n'ont pas accès à l'eau potable. Et c'est incroyable de savoir qu'on est tous des individus sur la même planète mais qu'on n'a pas tous la même chance. De ne pas avoir tous la même chance c'est une chose mais de ne pas leur donner la possibilité de faire leur chance – y'en a qui la bousillent donc c'est bien de leur faute dans la vie – mais il faut être conscient de la masse, il faut être conscient de soi comme individu mais il faut être conscient de soi dans la masse, parce qu'une goutte d'eau… sans une goutte d'eau sur la planète on n'a pas un océan.
JÉRÔME COLIN : Ah ben non. Ce qu'elle veut dire aussi : tu n'es jamais qu'une petite personne dans le vaste monde, est-ce que quand on a du succès comme vous, est-ce qu'à un moment c'est dangereux ? Est-ce qu'à un moment on se prend pour autre chose que ce qu'on est ?
GAROU : Voilà c'est ça que je fuis.
JÉRÔME COLIN : Ou quelque chose d'un tout petit peu plus important.
GAROU : C'est ça que je fuis, c'est ça qui m'énerve. Et c'est pour ça que je me casse la tête tout le temps pour essayer d'être normal. C'est un casse-tête mais bon au bout du compte ça paie, parce que je n'ai pas envie donc y'a des gens que… y'a des moments où j'aurais envie d'être près des gens mais il ne faut pas parce que ce ne serait pas normal. Je ne serais pas dans le truc normal à cause de la réaction des gens, mais moi je me sens normal, tu sais je me sens… j'aime bien les discussions avec tout type de gens. Et c'est ça qui est important. Ne pas se considérer comme, je ne sais pas, de faire partie d'un univers plus important, ça me gave. Et souvent on nous considère comme ça, nous les artistes, ça m'énerve.
JÉRÔME COLIN : C'est parce qu'effectivement comme vous dites on vous voit plus sur le marché.
GAROU : Oui. Comme souvent je disais, un dentiste est plus important que moi il me semble. Sinon t'as mal aux dents. Je veux bien plaire à tes oreilles en te chantant de belles chansons… Tout le monde est important dans l'harmonie de notre planète. Mais maintenant on est très destructeur. On vit avec les autres, on vit avec soi-même, donc si c'est plein d'individus qui sont destructeurs on a forcément un monde qui se détruit.
JÉRÔME COLIN : C'est ce qui se passe.

GAROU : Mais c'est bien de se sentir poussière. Je trouve que… Aujourd'hui tu m'en parles par rapport à ma carrière et le fait d'être un artiste, une star, machin… mais l'effet qu'a Internet aujourd'hui crée un peu ça. Y'a plein de gens qui considèrent qu'ils ont plein d'amis. Sur « Face de bouc » et y'a plein de gens, ils ont l'impression de savoir tout sur tout maintenant, parce qu'ils ont accès direct à…ils ont une question, ça répond tout de suite, donc ils n'ont même pas besoin de se cultiver, tout est là à la portée de tous, donc y'a pas de recherche et y'a pas… y'a ce côté d'être un seul individu dans l'Internet mais en même temps on ne réalise pas comment dans la nature on est tout petit. Et moi ce n'est pas par rapport au vaste de l'être humain, c'est par rapport à la nature que j'aime qu'on se rende compte qu'on est tout petit. Qu'elle est beaucoup plus grande que nous. Qu'elle est beaucoup plus influente que nous, qu'elle est beaucoup plus décisionnelle que nous cette nature.
JÉRÔME COLIN : Regardez la merveille de notre pays ! Ce n'est pas beau ça ? L'Atomium.
GAROU : Magnifique. Là on se croirait à Noël.
JÉRÔME COLIN : Y'a des grosses boules.
GAROU : Je peux sortir prendre une photo ?
JÉRÔME COLIN : Bien sûr.
GAROU : C'est très joli.
JÉRÔME COLIN : Vous me dites quelle…
GAROU : Comme ça c'est bien.
JÉRÔME COLIN : Comme ça c'est bien ?
GAROU : Oui. Je vais essayer de traverser… On laisse passer les…
JÉRÔME COLIN : C'est joli.
GAROU : J'espère que ça va donner du rendu. Parce que c'est très Noël.
GAROU : Voilà, l'Atomium est dans la boîte !
JÉRÔME COLIN : L'Atomium de Bruxelles est dans la boîte.
GAROU : On avait déjà fait un spectacle en extérieur ici avec plein d'artistes. Je ne sais plus c'était pourquoi.
JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas pour un truc avec la Communauté Européenne ? Ou un truc, y'avait eu une grande fête… Je me souviens d'un concert ici.
GAROU : Ça sonne bien ce que tu dis. Là justement on voit ça et on parlait…
JÉRÔME COLIN : Oui, du petit et du grand.
GAROU : L'atome comme… moi j'ai vécu… je parlais de la Fondation « One Drop » pour l'eau dans le monde, et justement mon pote est parti dans l'espace.
JÉRÔME COLIN : Guy Laliberté est parti dans l'espace oui.
GAROU : Et j'étais là. J'étais là, pas dans l'espace, mais j'étais là à Baïkonour, la station d'où il décollait, donc on était une trentaine de parents et amis, avec lui, pour vivre le dernier week-end avant le départ, après ça je l'ai accueilli, il m'a montré, et le témoignage qu'il m'a donné au retour, c'était hallucinant quoi.
JÉRÔME COLIN : Il a dit quoi ?
GAROU : On était les premiers, on était 5, 6 autour de son ordinateur, très tard le soir, et il a sorti sa caméra, il a branché la caméra et on a regardé les photos qu'ils avaient prises, et c'était ça, c'était surtout, ce qu'il disait c'est : je me suis rendu compte comment on était tout petit. Et qu'on était en train de détruire quelque chose mais que la planète elle, elle va survivre. C'est nous, on est en train de se bousiller. Y'a beaucoup de scientifiques qui disent d'ailleurs qu'on est dans la 6ème phase – je veux bien un accrochage mais…
JÉRÔME COLIN : …ne pas tuer des gens.
GAROU : Pas tuer des gens.
JÉRÔME COLIN : Ce ne serait pas bon pour votre image ça.
GAROU : Non ce n'est pas top. Pour la tienne non plus.
JÉRÔME COLIN : Vous avez vu c'est le chanteur qui a tué deux Bruxellois.
GAROU : Sous l'Atomium !

JÉRÔME COLIN : Sous les boules.
GAROU : Qu'est-ce que je disais ? Il y a beaucoup de scientifiques qui disent qu'on est dans la 6ème phase d'autodestruction massive. Et la 5ème, celle d'avant étant la destruction des dinosaures.
JÉRÔME COLIN : Ah oui.
GAROU : Donc dans le cycle, et c'est drôle, y'a plein de civilisations qui parlent de là, la fin de l'année, qui va être un changement d'ère, donc pas la fin du monde mais une nouvelle ère qui commence, et c'est drôle comment on est tellement destructeurs avec nous-mêmes.
JÉRÔME COLIN : On l'est déjà rien qu'avec notre petite personne.
GAROU : Oui c'est ça. C'est ça, ce qu'on consomme déjà, on se fout complètement de ce qu'on avale, ce qu'on fume, ce qu'on boit.
JÉRÔME COLIN : Ca nous inquiète peu finalement, par rapport à ce que ça devrait nous inquiéter.
GAROU : Est-ce que c'est la nature qui nous fait ça, je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN : Détruire, se détruire. Je pense que c'est inhérent.
GAROU : C'est dans notre code génétique.
JÉRÔME COLIN : Il vaut mieux qu'on disparaisse hein.
GAROU : Peut-être. En tout cas la planète probablement qu'elle a envie de gratter un peu et en faire disparaître quelques-uns. Si on est des poux.
JÉRÔME COLIN : Et bien vous voilà au Heysel.
GAROU : Ah ! Retrouver Maurane.
JÉRÔME COLIN : Retrouver Maurane oui, qui s'occupe de « Make a wish ». Qui est une très chouette association.
GAROU : Oui. C'est magnifique ce qu'ils font.
JÉRÔME COLIN : Oui. Ils sont très bien.
GAROU : La voix de Maurane, moi à chaque fois c'est un bonheur. Chanter avec elle c'est juste…
JÉRÔME COLIN : Vous chantez avec elle là ce soir ?
GAROU : Oui.
JÉRÔME COLIN : Vous chantez quoi ?
GAROU : Parce qu'en fait, sur le dernier album, j'ai fait « Le jour se lève » d'Esther Galil, mais moi je n'ai pas connu cette chanson-là qui date de 71, je l'ai connue en 2004 parce que je l'ai chantée en trio sur « Les enfoirés » avec Maurane et Roch Voisine. Et donc là je l'ai sortie, même comme single la chanson, et ce soir je la rechante avec Maurane et j'y avais même pas pensé, donc c'est cet après-midi que je réalise : c'est grâce à toi que je l'ai connue déjà, je l'ai connue quand je l'ai chantée avec toi. Et ce soir, de la rechanter avec elle c'est génial.
JÉRÔME COLIN : C'est bien.
GAROU : Bon retour des choses.
JÉRÔME COLIN : Ben je vous remercie.
GAROU : C'était un plaisir.
JÉRÔME COLIN : C'était une très agréable promenade ;
GAROU : Idem.
JÉRÔME COLIN : Franchement.
GAROU : Oui, je me suis régalé. Merci.
JÉRÔME COLIN : Merci.
GAROU : Je m'en veux pour les chansons des Beatles par contre. « Accross the universe » et c'est quoi l'autre que j'ai manquée ?
JÉRÔME COLIN : « And I love her ».
GAROU: "And I love her", oui.
JÉRÔME COLIN : C'est déjà pas mal hein.
GAROU : Ce n'était pas trop mal.

JÉRÔME COLIN : C'est déjà pas mal. Bonne soirée.
GAROU : Au plaisir. Merci, bonne continuation.

JÉRÔME COLIN : C'était très agréable. Vraiment.
GAROU : Oui c'était vraiment cool. C'est cool de si vite parler de tellement de choses différentes, autant profondes qu'on est allés jusque dans l'espace.
JÉRÔME COLIN : C'est gai hein. Après on remonte tout ça en 35' et on met plein d'images de vous, de clips…
GAROU : Génial. Non mais j'espère, ce serait cool qu'ils mettent un peu de « One Drop » en plus. De Guy…
JÉRÔME COLIN : Je pense, quand on a l'occasion de le faire, vraiment on le fait.
GAROU : C'est une belle association.
JÉRÔME COLIN : Quand on a l'occasion de faire un truc avec les associations on le fait donc je pense qu'il y aura de toute façon les adresses…
GAROU : Super.
JÉRÔME COLIN : Y'aura tout.